



ISSN 1951-6436
ISSN en ligne 2260-8060

Le marronnage dans le discours abolitionniste : étude de cas du roman *Les Marrons* de Louis Timagène Houat 1844

Jenni Balasubramanian

Tagore Government Arts and Science College, Puducherry, Inde
balasubramanianjenni@gmail.com

<https://orcid.org/0000-0002-3536-693X>

Reçu le 01-07-2022 / Évalué le 20-09-2022 / Accepté le 29-09-2022

Résumé

Le marronnage, l'ultime acte de fuite entrepris par les esclaves reste un phénomène très étudié aujourd'hui. Le premier roman *Les Marrons* paru en 1844 à la Réunion se sert du marronnage comme une des principes de la littérature de l'abolition de l'esclavage. L'auteur s'approprie cet acte courageux de libération des esclaves pour pouvoir soutenir une abolition pacifique et il montre comment l'acte de fuir devient un moment « d'attente » jusqu'à l'arrivée des nouvelles de l'abolition dans l'île en 1848. Alors que le marronnage a toujours été vu comme un acte anti-colon et anti-esclavagiste, ce roman idéalise le marronnage comme une étape nécessaire de l'émancipation octroyée et non arrachée aux mains des autorités coloniales.

Mots-clés : Marronnage, grand marron, La Réunion, l'abolition de l'esclavage, métissage, mémoire

**Marronage in abolitionist discourse:
the case of the novel *Les Marrons* by Louis Timagène Houat 1844**

Abstract

Marooning, the ultimate act of escaping undertaken by the slaves, remains a much-studied phenomenon today. The first novel *Les Marrons* published in 1844 in La Reunion utilises Maronnage as one of the principles of the literature of the abolition of slavery. In order to be able to support a peaceful abolition, the author appropriates this courageous act of liberation of the slaves and shows how the act of fleeing becomes a moment of "waiting" until the arrival of the news of the abolition in 1848. While marooning has always been seen as an anti-colonial and anti-slavery act, this novel idealizes marooning as a necessary step in the emancipation granted and not snatched from the hands of the colonial authorities.

Keywords: Marronnage, marroon, La Réunion, Abolition of slavery, interbreeding, memory

Introduction

Le mot marron est un dérivé du mot espagnol « Cimarròn » qui veut dire « s'échapper, fuir » et par extension désigne les animaux domestiques qui deviennent sauvages dans les îles caraïbes. Ce phénomène est constaté dans les colonies françaises de peuplement et plus particulièrement dans les îles à sucre. Le marron, l'esclave fugitif s'échappe soit seul ou en groupe de la plantation pour aller se réfugier dans les montagnes ou encore dans l'arrière-pays comme à la Guyane pour fonder une société autonome. Plusieurs définitions se proposent sur l'origine du mot « marron ».

Gabrielle Debien (1966) nous donne la définition de P. Labat, tirée de son œuvre *Nouveaux voyages aux îles d'Amérique* :

Ils se retirent [...] dans les bois, dans les falaises ou autres lieux peu fréquentés, dont ils ne sortent que la nuit pour aller arracher du manioc, des patates ou autres fruits et voler quand ils peuvent des bestiaux et des volailles (Debien, 1966 :3).

Le marronnage se propageait vite dans les colonies. De même dans le monde anglophone, le mot « maroon » est calqué sur le dérivé du mot en espagnol dont Richard Price (1992) constate qu'il vient d'Arawakan, issue de la langue d'origine amérindienne. Il est intéressant de noter que le marronnage associé depuis le XV^e siècle aux animaux domestiques est lié aux Amérindiens et aux esclaves importés.

Cette première appellation donnée aux esclaves fugitifs ne s'arrête certainement pas là. Avec le temps, le marron ayant une connotation associée à l'acte de s'échapper des plantations s'allie avec d'autres qualificatifs. Le pouvoir colonial impose l'image du marron à la population servile comme un bandit, un scélérat qui s'échappe de la plantation par paresse. Edouard Glissant explique bien ce propos dans *le Discours Antillais* :

Il est significatif que peu à peu les colons et l'autorité (aidés de l'Église) aient pu imposer à la population l'image du Nègre marron comme bandit vulgaire, assassin seulement soucieux de ne pas travailler [...]. (Glissant, 1997 :180).

L'image du marron est transformée pour contrôler la population servile. En représentant le marron comme un croquemitaine, les colons et leur allié, l'Église, contrôlent et essaient d'empêcher de nouveaux actes de marronnage. Or, Glissant souligne que « le Nègre marron est le seul vrai héros populaire des Antilles dont les effroyables supplices qui marquaient sa capture donnent la mesure du courage et de la détermination » (Glissant, 1997 :180). Ce déplacement du paradigme de la pensée du marronnage lui assigne un nouveau statut de rebelle dans la littérature mais aussi dans la conscience du peuple colonisé.

1. Le marronnage : une histoire du manque

À la Réunion, les archives restent muettes sur les témoignages des esclaves partis marrons. Carpanin Marimoutou dans son article « Penser, Représenter, Exposer l'esclavage colonial » explique la destruction systématique des archives par le pouvoir colonial :

La Réunion [...] est face au silence des esclaves et des marrons. Non seulement les archives réunionnaises sur le marronnage ont été brûlées par l'administration [...], mais les esclaves comme les marrons ont laissé peu de traces matérielles et discursives. [...]. (Marimoutou, 2013 : 46).

Le silence dont nous parle Marimoutou hante l'histoire de la Réunion. Le manque des archives et sa destruction systématique prouvent la terreur coloniale qui tentait d'effacer les traces des esclaves. Quelques rares archives trouvées sur le sol réunionnais ne sont qu'une infime partie d'un grand puzzle que les chercheurs ont du mal à assembler. Sudel Fuma indiquait inlassablement ce manque d'archives. Jusqu'à présent, à la Réunion, aucune voix indépendante des marrons n'a été enregistrée, en dehors de la cour de justice, dans les procès-verbaux. Fuma (2015) insiste sur ces manques comme un obstacle majeur à entreprendre des recherches sur le marronnage :

[...] sur les conditions de vie des marrons, sur leur organisation sociale, les rapports de l'administration sont muets ! Il est possible de comprendre en partie cette lacune car aucun administratif de la compagnie des Indes ne se serait hasardé à escalader les dangereuses montagnes de l'île. (Fuma, 2015 : 5).

D'après Fuma, l'esclave a été tout d'abord comptabilisé comme du bétail. Il n'a aucun statut juridique. Il n'a pas de nom sinon un sobriquet ou encore il n'a pas d'état civil. La cause que nous cite Fuma, en outre d'une pénurie de documents, repose sur la mentalité de l'époque :

[...] Quelle est la cause ? Probablement la mentalité de l'époque qui réduisait l'esclave et encore plus l'esclave marron, qui osait par son comportement braver l'ordre colonial, en un objet sans intérêt. (Fuma, 2015 : 6).

Le marron est « un objet sans intérêt ». Il est destiné à être traqué et tué pour servir d'exemple aux autres esclaves qui tenteraient une telle expédition vers la liberté :

Éliminer physiquement un noir marron en le tuant à bout portant quel que soit son sexe, homme ou femme ou enfant, ne posait aucun problème de conscience aux chasseurs noirs (Fuma, 2015 : 6).

Contrairement aux autres colonies anglaises surtout comme aux États-Unis, la France ne nous a laissé aucun récit autobiographique ou biographique des esclaves comme les *Slaves narratives*¹. Souvent racontés par les esclaves ou marrons et/ou rédigés par les blancs, les *slaves narratives* aux États-Unis font partie de la littérature noire et se développaient depuis le XVIII^e siècle comme un genre à part. Soutenus par le mouvement abolitionniste, les *slaves narratives* aux États-Unis encourageaient les Noirs à parler de leur vie en esclavage. Un genre contesté, ils sont souvent préfacés par un Blanc pour authentifier le contenu. En dehors de ces allégations, ces récits restent une preuve incontournable de l'esclavage, de la souffrance et de l'histoire d'un peuple. Le site web « documenting the American south » explique l'importance de ces ouvrages :

As autobiography these narratives give voice to generations of black people. [...] Expected to concentrate primarily on eye-witness accounts of slavery, many slave narrators become I-witnesses as well, revealing their struggles, sorrows, aspirations, and triumphs in compellingly personal story-telling.

Manque d'éducation et d'accès aux matériaux, les esclaves des colonies françaises sont longtemps restés dans le silence. Leur parole a toujours été rapportée sous le pouvoir colonial ou encore par des abolitionnistes.

Le roman *les Marrons* de Louis Timagène Houat attire notre attention aujourd'hui car une nouvelle édition ornée de 14 jolis dessins vient de paraître en 2021. *Les Marrons* est le premier roman réunionnais publié en 1844 par un mulâtre, exilé en France. Ce roman est publié quelques années avant l'abolition de l'esclavage, en plein milieu des discours abolitionnistes qui inondent la presse française.

Cette réédition du roman nous montre qu'à quel point le sujet du marronnage reste toujours vif dans la mémoire collective réunionnaise malgré de nombreuses tentatives d'effacement et d'oubli. Les débats sur le marronnage sont toujours d'actualité comme la question de la remémoration de l'esclavage à la Réunion et s'activent davantage pendant la période de l'abolition de l'esclavage fêtée le 20 décembre. Cet article tente d'analyser le roman sous les traits de la littérature de l'abolition de l'esclavage pour comprendre d'une part, la place accordée au marronnage et d'autre part, la signification qu'elle prend à la veille de la libération de l'esclave. Nous avons vu ci-dessus comment chaque agent (État, Église et Colon) construisait l'image du marron et avec ce roman, nous pouvons comprendre comment le courant abolitionniste accapare du marron et en fait un emblème de son idéologie.

2. L'appel pour l'abolition de l'esclavage pacifique

Ce roman met en situation un groupe d'esclaves malgaches et cafres (né dans l'île) qui décident de fuir l'habitation, de marronner. Les Malgaches décident de repartir chez leur grand-pays alors que le Câpre décide de joindre son grand-père qui est déjà parti marron dans les hauts de l'île. Dès le début de l'intrigue, les Malgaches et les Cafres ont deux visions différentes sur la notion du retour. Nous apprenons par la suite que les esclaves d'origines Malgaches sont arrêtés dans l'habitation alors que le Câpre est déjà en liberté dans les forêts. Cette distinction ethnique et leur décision par la suite sur comment marronner et pourquoi marronner expliquent les propos de l'auteur. L'idéologie formatrice de l'abolition de l'esclavage selon Houat se construit à travers ces personnages.

Le Câpre qui décide de marronner dans les forêts semble mettre en avant un discours plus pacifique que les autres. Il leur recommande d'attendre « l'émancipation » qui ne tardera pas à venir jusqu'à l'île. Tandis que les Malgaches veulent préparer une révolution pour accaparer cette île et de la faire leur sienne. Le Câpre se revêt du discours d'abolitionniste :

[...] dans les grands pays des blancs, il y a des hommes, [...] qui pensent à nous, [...] qui [...] demandent au Roi, à la Reine, [...] de nous donner notre liberté. [...] (Houat, 1844 : 45-46).

C'est à travers de la voix de ce personnage de Câpre que l'auteur s'exprime. Pour lui le marronnage n'est pas une rupture totale avec le système esclavagiste mais un stade intermédiaire à passer « d'ici qu'elle (l'émancipation) arrive. [...] » (Houat, 1844 : 45).

Le Câpre né dans l'île ne connaît que cette île alors que les Malgaches se tiennent beaucoup à leur pays du départ. Ce dernier préfère attendre l'abolition plutôt que de faire la révolution. Il nous donne des raisons encore plus surprenantes quand il arrive à la question de la révolution :

L'île est trop petite... la France enverra contre nous des navires de guerre...on nous brûlera, on nous tuera, on nous remettra dans l'esclavage, et alors ce sera bien pire ! (Houat, 1844 : 45).

« L'île est petite » voici l'argument du Câpre qui semble être le plus diligent du groupe. La petitesse de cette île pose déjà un problème fondamental au temps de l'esclavage qui continue jusqu'à présent. La seule solution proposée pour combattre cette restriction géographique, c'est de marronner dans les Hauts, encore touffus et denses, difficiles à accéder par les maîtres ou encore suivre la voie des anciens esclaves partis marrons. Les hauts de l'île, deviennent dans l'imaginaire du Câpre un lieu de refuge, d'attente et de liberté.

Depuis le premier chapitre du roman, les marrons parlent en un français des Blancs, aucun mot créole ni malgache interrompt la compréhension du récit. Leur représentation discursive dans le cadre de l'abolition ne les réduit pas à des êtres sans conviction qui s'expriment mal. Les esclaves savent bien pourquoi ils marronnent. Pour les Malgaches, c'est l'atrocité infligée à ces derniers, alors que pour le créole noir, c'est une période de transition. Nous constatons que les intentions abolitionnistes de l'auteur n'encouragent point l'esprit révolutionnaire chez les esclaves. Sachant bien qu'il était abonné à la *Revue des colonies*², Houat ne cherche pas à encourager le conflit mais l'émancipation qui garderait une bonne relation entre les colons et les esclaves après l'abolition. Lawrence. C. Jennings, dans son ouvrage sur l'abolition de l'esclavage explique bien les propos des abolitionnistes. En commentant la politique de la Revue « Les Abolitionnistes », Jennings montre que :

The Abolitionniste postulated that slaves were « free by nature », requiring only the tutelage of State to prepare them for liberty. (Jennings, 2000 :194).

L'ambivalence du discours abolitionniste réside dans ce propos. Il n'est pas question de froisser le noble sentiment humanitaire de la population blanche en introduisant la révolution qui décapiterait et détrônerait les Blancs de la Réunion. Au contraire, il faut libérer les Noirs, comme le dit Jennings, à l'aide de l'État qui les oppriment. Dans ces ordres d'idées, la décision du Câpre d'attendre l'émancipation reflète les propos de Houat de son temps.

Le conciliabule, le premier chapitre de ce roman sert de portrait et d'introduction pour la suite de la narration. Les esclaves se réunissent sous un tamarinier pour pleurer l'état dans lequel ils vivent dans le système oppressif. La parole n'est pas rapportée par l'auteur mais ce sont les esclaves qui déplorent leur situation dans un discours direct. Une longue énumération des atrocités est racontée par ces derniers pour que les lecteurs se rendent compte de leur sort dans une île lointaine de l'Océan Indien :

[...] Si l'on ne nous tue pas, après nous avoir exténués de coups, on nous tord les membres, on nous lie, on nous sangle les deux pouces avec de la ficelle qu'on mouille, et l'ont nous suspend ainsi durant des heures et des heures à l'un des arbres de l'habitation. [...] (Houat, 1844 : 45).

Le pronom personnel indéfini laisse assez de nuances sur les cruautés subies, à imaginer les douleurs et la peine. Tout un chapitre éduque les lecteurs métropolitains sur les atrocités faites aux esclaves dans les colonies. Nous savons tous que l'abus sexuel et mental est un acte pratiqué au quotidien dans le régime esclavagiste pour garder les esclaves à leur place. Leurs corps n'ont rien de sacré

pour leur appartenir, au contraire comme le définit le Code noir, leur corps est un outil, un bien que possède le maître. Les sévices infligés aux esclaves sortent en pleine lumière sous forme du roman pour la première fois à la Réunion. Il est à remarquer que toutes les autres œuvres de l'époque, sur le marronnage et l'esclavage, n'évoquent pas autant l'abus corporel que celle de Houat. Comme l'a déjà indiqué Christopher Miller, la question de l'abolition est abordée avec une telle douceur que « les lecteurs doivent seulement reconnaître la souffrance des noirs non pas leur terrible péché » (Miller, 2008). D'où l'évocation de la violence chez Houat tente d'agiter l'esprit chrétien des blancs mais il ne tente pas de le blesser ou de l'accuser. Ce qui discrédite le marronnage comme un acte courageux qui questionne l'autorité coloniale.

On constatera que cette énumération de violence par les esclaves ne les rend pas maîtres de leur destin. Ils sont victimes de l'abus sexuel, corporel et le discours de la victime au contraire cherche à inciter la compassion, l'empathie des lecteurs et non une remise en question du système qui les déhumanise. D'où, cette technique de vulgariser la violence sert plutôt à convaincre davantage « les grands chefs » de là-Bas que de véritablement comprendre la situation de l'esclave. Houat crée une sorte de sympathie auprès des blancs de la Métropole pour qu'ils reconnaissent la souffrance des Noirs. Magali Besonne dans son article explique la question de la sympathie dans le mouvement de l'abolition de l'esclavage aux États-Unis. Pour elle la sympathie est un miroir de la société « qui renvoie l'image de l'humanité » :

La sympathie permet de fonder une économie morale complète qui englobe sujet et objet de la sympathie dans une identification commune qui permet la formation de l'idée de nation. (Bessone, 2006 : 36).

L'abolition est le premier pas vers la construction d'une identité d'appartenance à une nation, c'est-à-dire, devenir sujet et citoyen. Toutefois la base du marronnage annonce une rupture fondamentale avec le système esclavagiste et non une continuation ou une réforme. Houat équilibre parfaitement ses discours anti-esclavage et pro-abolition dans ce roman à travers les personnages. Si les esclaves du conciliabule et Frême, accusent les maîtres de leur méchanceté, il met dans la bouche du Câpre et de Marie la bonne parole que les métropolitains veulent entendre sur eux : les blancs émancipateurs, « ils ont du cœur ; ils ont de l'esprit, de l'intelligence. » (Houat, 1844 :71).

Dans aucun cas, Houat encourage la haine contre les Blancs. Au contraire il cherche à relier par la fraternité les Blancs et les Noirs, et cela se fait par la création d'une sorte de sympathie envers les plus démunies.

3. Frême : un libérateur nègre au masque blanc

Quand l'auteur introduit le personnage de Frême et Marie, il avance davantage dans sa théorie d'abolition et de métissage qui rendrait possible la fraternité entre les blancs et les noirs une fois que l'abolition sera déclarée. Frême est un nègre qui tombe amoureux de Marie, la fille de son maître qui est mort dans un incendie. Frême est aussi issu d'une haute caste³ dans son grand-pays, lui « qui était donc de cette élite, s'appelait *Coudjouda*, dans son pays, ce qui veut dire *lion* ou *panthère* » (Houat, 1844 :75). Le choix du personnage libérateur par Houat montre que l'origine guerrière de Frême le place bien haut dans la hiérarchie sociale parmi les autres esclaves. Il est esclave mais un guerrier qui a oublié son passé : un nègre totalement assimilé par la colonie, « n'avait conservé qu'une idée confuse de ses parents, de sa patrie » (Houat, 1844 :73). Cette politique assimilationniste montre comment l'esclavage a systématiquement effacé le passé et l'identité de tout un peuple.

Tout un chapitre ne parle que de la gaieté de ce petit négrillon qui se transformerait en un Homme dévoué et adorable. Le futur marron avait une vie relativement aisée comparant aux enfants d'esclave. Il apprend à lire et à écrire et devient un compagnon important de la jeune Marie car ce n'est pas un esclave ordinaire mais doué :

Le petit nègre avait [...] une humeur charmante ; et, avec l'instinct imitateur et gai. [...] Il badinait, il faisait mille folies, moins par devoir que par caractère, et les enfants du directeur [...]. Il devient le favori, le joujou indispensable. (Houat, 1844 : 75-76).

La description apte de Frême qui ne subit aucun mépris, aucun malheur dans sa jeunesse s'adapte au désir de l'autre. D'un « joujou » il devient l'époux de Marie après un incendie qui la ruine. La couleur de peau de Frême aussi bien que sa conscience se blanchissent petit à petit avec l'amour qu'il éprouve pour la femme blanche. Il n'appartient plus à cette classe infortunée d'esclave mais il devient un nègre blanc manifestant des capacités « humaines ». Il faut cependant comprendre que le mariage avec Marie était possible parce que Marie est orpheline et ruinée. Une blanche pauvre.

Une histoire d'amour se construit dans toute son innocence qui demande aux blancs de la métropole d'ouvrir leur cœur pour les suivre. Les troubles et mal d'amour suivent les deux protagonistes car un couple mixte fait la honte de la colonie. Cependant, Frême manifeste des troubles quand il s'agit de son envie envers Marie. La séparation prend « une teinte plus mélancolique ». « Il se surprenait dans cette espèce de méditation, d'extase, de somnambulisme nocturne, [...] plongé

dans un chaos inextricable de pensées tristes, désolantes. [...] Il était en transe » (Houat, 1844 : 78). Frême devient un exemple classique de névrotique.

Il souffre et fait souffrir aussi sa « petite maîtresse blanche ». Il serait intéressant de voir l'analyse de Fanon dans *Peau noire masque blanc*, qui en analysant l'état psychique du protagoniste du roman de Maran, affirme que :

La structure névrotique d'un individu sera justement l'élaboration, la formation, l'éclosion dans le moi de nœuds conflictuels provenant d'une part du milieu, d'autre part de la façon toute personnelle dont cet individu réagit à ces influences. (Fanon, 1952 : 65).

Comme le dit Fanon, le milieu dans lequel l'homme noir grandit joue un rôle important dans sa situation névrotique et « le changement du milieu » pour le personnage « confirme une névrose *externisante* ». De même, pour Frême le changement du milieu de l'habitation à la nature réunionnaise par l'acte du marronnage proposé par Marie apporte des changements en lui.

Nous voyons qu'en éloignant du contexte esclavagiste du XVIII^e siècle et avec les nouvelles de l'abolition de l'esclavage, la question de l'homme noir commence à se manifester sous plusieurs angles. L'aspect psychologique transposé sur Frême ressemble parfaitement au héros romantique blanc. Le roman de l'abolition transpose les qualités d'un héros blanc sur un homme noir qui, par la suite, enlève à l'homme noir son essence nègre. Comment cette transposition a-t-elle été possible ?

Frême n'est pas un véritable nègre mais un sauvage qui a montré des capacités à se civiliser et aussi à éprouver des sentiments « blancs » : il est noir de peau mais pas Nègre. Il a appris à lire et à écrire, il excellait dans l'atelier colonial, il est « évolué ». Pour reprendre la citation de Fanon, Frême « n'a rien de commun avec les véritables nègres, [il] n'est pas noir, [il] est excessivement brun » (Fanon, 1952 : 83). De plus, c'est l'amour de Marie qui est rédempteur pour Frême. Fanon parle de l'amour blanc dans le deuxième chapitre qui traite de la question de l'homme de couleur et la femme blanche. Nous pourrions encore la rapprocher à la situation de Frême :

En m'aimant, elle me prouve que je suis digne d'un amour blanc. On m'aime comme un Blanc. Je suis un Blanc. [...] J'épouse la culture blanche, la beauté blanche, la blancheur blanche. (Fanon, 1952 : 76).

C'est exactement dans cette attitude que le personnage de Frême grandit. Rose-May Nicole nous le montre dans son article comment la blancheur de Marie « [...] Permet de transfigurer son statut d'esclave, d'y voir un effet de la bienveillance divine, [...] qui abolit toute distance entre les maîtres-camarades

et lui. Elle le transforme en négrillon volontaire, et [...] son identité d'Africain s'efface. » (Rose-May, 1991 : 163).

Fanon nous donne aussi une information importante dans *Peau noire masque blanc*, « historiquement [...] le nègre coupable d'avoir couché avec une Blanche est castré » (Fanon, 1952 :84). Ce qui veut dire pour posséder une blanche sans être castré, la seule possibilité est de prouver ses capacités intellectuelles bien supérieures aux vrais nègres. Frème le prouve : « Il était assidu, docile, attentif, et de plus, vif, intelligent et adroit. On ne pouvait espérer que de lui un bon sujet, un bon ouvrier. [...] Il devenait un homme. » (Houat, 1844 : 84).

Voici le petit négrillon qui a montré aux blancs ses capacités d'imiter le blanc, c'est-à-dire montrer les capacités d'être un homme. On voit que pour Houat, même si Frème est descendant d'une tribu guerrière de son pays, sur la terre réunionnaise il n'est pas un homme mais il apprend à le devenir. Il manifeste des capacités pour en devenir un et s'en sert du système pour mettre en exploit ces capacités.

Il sauve la précieuse jeune fille de l'incendie, comme un nègre sauverait la vie du maître ou une plante exotique chère au maître. Il est « digne d'un amour blanc » (Fanon, 1952 :76) et devient « presque » blanc. Car le malheur les poursuit. La société prouve que quoi qu'il en soit, Frème restera esclave, c'est-à-dire un nègre. Si on reprend les mots de Homi Bhabha, Frème est « *un mimicry man* » qui est « *almost the same but not white*. (Bhabha, 1984 :127). Ce qui montre que Frème n'a ni l'essence africaine/esclave, ni l'essence européenne/blanche. Il est une représentation partielle du sujet colonial. En épousant Marie, ce personnage menace le pouvoir colonial et son autorité.

Frème est suivi de près par le discours colonial et également par le discours abolitionniste qui l'approprie pour le retourner contre le système esclavagiste. Malheureusement, nous voyons que cela est un échec. Par la description de Frème comme un enfant fidèle trompé et abandonné par la mère Patrie, Houat retombe dans le style du discours colonial. Le marronnage est ici manipulé par l'auteur comme une trame narrative, donnant la possibilité à ses protagonistes de vivre dans le monde colonial. Sans quoi, ils auraient été tués par les autres habitants. De plus, Frème et Marie ne vivent pas en communauté, ils sont solitaires.

La rencontre avec le Câpre dans la caverne déclenche un retour en arrière par ce couple qui lui raconte leur histoire malencontreuse. Mais qu'arrive-t-il de Frème une fois en marronnage ? Reste-t-il un nègre-blanc ? Une fois dans le marronnage et dans le confinement, Frème devient un être politique, qui réfléchit pour la première fois. Est-ce une prise de conscience de son état de nègre malgré les efforts faits pour devenir blanc ? Voici les paroles du protagoniste :

[L'abolition] Il y a longtemps que je l'ai entendu dire, et c'est toujours à venir. Les blancs sont les blancs. Ils pensent, ils travaillent pour eux. Les noirs sont leur bien, leurs esclaves. Ils ne sont pas près d'avoir l'envie de les rendre libres. [...] (Houat, 1844 : 71).

D'un Frême enamouré et bon travailleur nous passons à un Frême penseur, et pessimiste. Ce qui veut dire que les persécutions et la vie au marronnage font de lui un contemplateur. Il s'agit peut-être d'une phase de désapprentissage de l'éducation colonial qu'il a subi dans l'habitation. Les Hauts le poussent à redevenir l'homme qu'il était dans son pays d'Afrique. La phase du marronnage amène une transformation inhérente au personnage de Frême, conscient de la couleur de sa peau, de sa position ambiguë dans la colonie, qui le pousse à repartir vivre dans la nature. Car Frême n'a jamais été esclave, il n'a jamais vécu dans le manque à vrai dire ou de la culture d'un lopin de terre comme les autres esclaves de la plantation, dans une économie de survie.

4. Marie : la vierge rédemptrice

Tout au long de ce roman Marie apparaît sous les dénominations de «la jeune blanche », « Une Madame blanche si jolie », «la bonne petite maîtresse blanche », « un ange », « [sa] sœur », « figure blanche, [...] angélique », « blanche vierge », « belle, magnifique », « blanche honorable », « douce » alors que la noirceur de la peau de Frême était à cacher, à transformer et à blanchir.

Houat nous décrit en détail Marie, comme une réincarnation de la Vierge Marie. Comme nous le montre l'article de Rose-May Nicole, nous observerons que la femme blanche est célébrée par sa couleur et la bonté associée à sa couleur de peau. La bonté de Marie, comme dit auparavant, vient équilibrer le discours de l'abolition qui ne veut faire un portrait médiocre de tous les Blancs. Si les blancs sont méchants, violents et pécheurs, Marie est cet ange gardien des esclaves, qui comprend leur cœur sauvage et qui peut s'associer avec eux malgré leur couleur de peau. Et surtout avec Frême. Il « était noble, sinon par l'épiderme et la naissance. [...] un soin, des attentions, un respect, une tendresse, un dévouement » (Houat, 1844 : 85-86) fait qu'il mérite la main de Marie.

L'image de Marie l'immaculée non seulement sauve la communauté blanche du malheur mais fait d'elle la porte-parole de l'humanisme blanc. Quand le Câpre raconte les atrocités subies par les esclaves, elle lui répond que « Les blancs ont du cœur ; ils ont de l'esprit, de l'intelligence et de l'intérêt leur dira comme la justice que l'esclavage est une mauvaise chose, et l'on fera son abolition. » (Houat, 1844 :71).

En dehors de la thèse de l'abolition, Houat introduit une seconde thèse qui est le métissage. Elle réside plus particulièrement dans le couple symbolique Marie et Frême. L'union entre une blanche et un noir est interdite par le Code Noir, et le couple fait scandale dans la colonie d'où ils sont forcés à marronner. Dans son article Rose-May Nicole reconnaît les *Marrons* :

Comme le premier roman réunionnais, [qui tente] d'une part d'ouvrir le champ de l'intrigue à des protagonistes noirs et d'autre part d'être le premier roman à textualiser de façon positive l'amour d'un homme noir pour une femme blanche en période d'esclavage (Rose-May, 1992 :161).

Ce dernier donne naissance à un enfant mulâtre dans les bois. La naissance de cet enfant mulâtre ne serait que possible dans le marronnage, c'est-à-dire dans un espace de liberté où les préjugés de couleurs ne rendront pas le métissage difficile.

Un peu plus tard, un symbolisme s'exprime dans le rêve du Câpre capturé par les chasseurs dans les bois. Dans ce rêve Frême apparaît sur « un des pics salaziens » comme un « surhumain ». Cette allégorie se rapproche d'une description du volcan qui crache la lave. Hoffmann décrit ce phénomène comme un thème anti-esclavagiste :

Le tremblement de terre vu comme une punition du Ciel va rejoindre, dans l'arsenal d'une Divinité anti-esclavagiste. [...] La terre trempée de sueurs, les produits tropicaux arrosés de sang sont des images qui remontent aux premières protestations contre l'esclavage. (Hoffmann, 1973 : 235).

Frême sur le mont saignant est la métaphore du volcan en éruption qui détruit tout sur son chemin. Le feu du volcan consomme tout car « nul ne pouvait se soustraire à ce cataclysme de sang qui tombait, qui pénétrait, qui s'infiltrait partout ». Cette image de Frême destructeur comme le volcan en éruption serait sauvée par la blancheur de Marie. L'avatar de Frême représente l'excès d'abus des colons alors que l'apparition de Marie avec l'enfant mulâtre redonne une nouvelle vie à tout ce qui a été détruit par le Noir. Cette image vient avertir aux Blancs, comme le dit Hoffmann, l'excès de l'abus de leur pouvoir et le prix qu'ils devraient payer. De même, Françoise Sylvos dans son article montre comment le roman *Les Marrons* fait allusion au passage biblique de la rédemption et cette grandeur surhumaine de Frême, d'après l'auteur, annonce les conséquences d'une abolition attardée :

L'esclave persécuté couvrira la terre du sang qu'il a lui-même versé, par un juste retour des choses. Mise en garde adressée à ceux qui tardent à faire advenir l'abolition. Le troisième temps après l'affrontement [...] doit être l'extinction des différences et le dépassement des contradictions. (Sylvos, 2010 : 294).

Il est intéressant de noter la démarche de Sylvos qui montre Frême comme une alarme qui réveille la société coloniale. Cependant, Frême représente aussi le désordre colonial, et ce désordre ne se tranquillise qu'avec l'intervention de Marie, la blanche qui incarne non seulement une intervention divine mais aussi la bonté émancipatrice de la République française, *la Liberté guidant le peuple* avec son sein nu. Voici l'image de Marie qui vient réparer les dégâts qu'a causés le courroux d'un esclave :

[...] sortit une femme blanche, belle, magnifique. [...] Et cette femme éleva l'enfant au-dessus de sa tête, [et] tous ceux qui se débattaient dans le lac de sang prirent la couleur de l'enfant, laquelle était un mélange de noir, de blanc, de jaune et de rouge. [...]. (Houat, 1844 :117-118).

Pour en reprendre les mots de Fanon dans *Peau noire masques blancs*, nous avons affaire, par ce rêve, à la justice et la liberté blanche tant imposée par les abolitionnistes dans leur philosophie aussi bien chrétienne que politique. Dans ce but comme le dit Sylvos, le marronnage dans le roman de Houat, est un « faux-fuyant [...] qui prélude un choc inévitable » (Sylvos,2010 : 297) entre deux ethnies où l'une domine l'autre. Le marron lutte pour la liberté et il ne lutte que pour la liberté octroyée et non pas à accaparer. Est-il pour cela que Frême prend une résolution héroïque de sauver les condamnés ? Houat écrit que :

[...] les autres, au nombre de cent environ, [...] il les emmena avec lui aux Salazes. [...] Il les disciplina et en fit une bande de Marrons aussi résolus qu'indomptables [...] de laquelle Frême est encore aujourd'hui le vaillant chef. (Houat,1844 : 137).

Frême devient « le vaillant chef » d'une bande de Marrons qui « se recrute tous les jours » et qui se discipline et se prépare pour l'émancipation. Or non seulement le marronnage et son espace deviennent un « faux-fuyant », un prélude au métissage mais d'après ce roman, cet espace de liberté devient un espace de préparation, de formation pour la vie en liberté. Le roman se termine au présent qui marque Frême comme chef d'une bande de marrons disciplinée et accordera une prochaine délivrance sélective aux autres esclaves du Bas. Peut-on tirer une leçon de ce roman ? Hoffmann nous le donne :

Et la leçon que les auteurs proposent est que le Blanc ne doit pas abuser de son pouvoir s'il ne veut pas risquer la catastrophe. (Hoffmann, 1973 :242).

Houat, un fervent abolitionniste, par ce roman donne aux métropolitains une sorte d'avertissement adouci qui questionnerait leur esprit chrétien. Ces leitmotivs du métissage, de la lutte pour la liberté commencent à être le thème de la littérature du marronnage dans le temps de l'abolition de l'esclavage.

Conclusion

Le roman *Les Marrons* de Louis Timagène de Houat est un roman emblème de la période de l'esclavage et de l'abolition à la Réunion. En mettant en lumière un couple interracial avant-gardiste, Houat cherche à fonder les principes d'une nouvelle société qui attend de naître à tout moment. Condamné par les autorités coloniales, le métissage se porte comme la base de la société réunionnaise. Comme le dit Françoise Vergès dans son article, « la pureté de sang (déjà illusoire) est impossible. Tout Réunionnais est ainsi issu d'un mélange non seulement biologique mais culturel » (Vergès, 2008 : 24). Le roman met de l'emphase à l'aide de ce couple sur l'importance d'une abolition « octroyée » et non pas d'une révolution préconisée dans les autres colonies de sucre comme la Saint-Domingue. Tour à tour, le romancier cherche à justifier le marronnage comme un prétexte, une zone d'attente de l'abolition. Cependant, en tenant haut son étendard abolitionniste, Houat n'oublie pas de décrire la situation inhumaine dans laquelle jadis vivait un peuple qu'il le met indirectement à éveiller la bonne conscience des « Blancs » de la Métropole.

Ce roman qui se veut comme une porte-parole des opprimés permet à Houat de prendre la plume pour donner la voix aux sans voix. Lui-même un mulâtre, il occupait une position mineure dans le système colonial. Méprisé par les Gros-Blancs et vu comme une corruption des mœurs coloniales, ce dernier tente à travers son écriture de donner non seulement une place aux esclaves mais aussi aux métis dans le discours public. Contrairement aux autres colonies, la Réunion était une colonie douce, qui ne se rebellait pas contre la mère patrie et attendait sagement l'émancipation qui lui a été accordée (certes, il y avait des rébellions sporadiques comme celle de St Leu en 1811, éteinte promptement par le pouvoir colonial). En promouvant le marronnage comme un état intermédiaire, d'attente, ce dernier devient un acte de compromis dépourvu de toute action politique et d'agentivité qui se traduit par un manque de toute possibilité d'imaginer une nation libre. Toutefois, le marronnage s'annonce comme un point d'ancrage, une possibilité offerte aux esclaves d'habiter cette île et non plus de s'en échapper vers leur pays natal qui n'est maintenant qu'un imaginaire.

Ici, marronner n'est qu'une rupture temporaire avec la société coloniale cherchant à réformer les règles du jeu établies. Le marronnage mis au service de la thèse de l'abolition de l'esclavage le dénuie de toute attribution révolutionnaire et devient un espace « humanisant et humaniste » qui va préparer les nouveaux affranchis de la société coloniale et non des sujets libres et indépendants ayant une autonomie gouvernementale.

Aujourd'hui, ce roman est rendu immémorial non seulement par une réédition mais aussi par une inscription dans le musée au ciel ouvert sur les murs de St Denis. L'artiste Stéphanie Lebon⁴ s'est livrée dans un nouveau projet de mettre en fresque les pages du roman sur les murs du Boulevard Sud de la ville.

Bibliographie

Debien, G. Oct., 1966. « Le Marronnage aux Antilles françaises au XVIII^e siècle ». *Caribbean Studies*, Vol. 6, No. 3, p.3-43. [En ligne]: <http://www.jstor.org/stable/25611959> [consulté le 15 juin 2022].

Fanon, Frantz. 1952. *Peau noir Masque blanc*. Paris : Edition du Seuil.

Fuma, S, 2002. *L'esclavage et le marronnage à la Réunion, Histoire réunion*. [En ligne] : <https://www.histoire-reunion.re/lesclavage-et-le-marronnage-a-la-reunion-sudel-fuma/> [consulté le 15 juin 2022].

Glissant, E. 1997. *Le discours Antillais*. Paris : Éditions Gallimard.

Hoffmann, L-F. 1973. *Le Nègre romantique*. Paris : Payot.

Labat, J-Baptiste R.P. 1741. *Nouveaux voyages aux îles d'Amérique*. Paris: A la Haye.

Marimoutou, C. 2013. « Penser, représenter, exposer l'esclavage colonial. Réflexions à partir des expériences réunionnaises ». *Africultures*, 2013/1, n° 91, p. 43-51. [En ligne] : DOI 10.3917/afcul.091.0043 ; <http://www.cairn.info/revue-africultures-2013-1-page-43.htm> [consulté le 15 juin 2022].

Miller, C. 2008. *The French triangle: literature and culture of the slave trade*. London: Duke University Press.

Richard, P. 1992. "Maroons: Rebel Slaves in the Americas, Festival of American folklife". [En ligne]: http://www.folklife.si.edu/resources/maroon/educational_guide/23.htm [consulté le 15 juin 2022].

Rose-may, N. 1991. « La partenaire blanche des couples mixtes dans les marrons et dans Eudora ». *Métissages, littérature-Histoire, Cahiers CRLH-CIRAOI*, No 7, Saint Denis : Le Harmattan.

Sylvos, F. 2010. Les marrons bourbonnais, héros du courant abolitionniste. In : *Littérature et esclavage*, (dir.) Sarga Moussa, Coll. Esprit des lettres. Paris : Editions Desjonquères, p. 207-300.

Vergès, F. 2008. La Réunion : un modèle de vivre ensemble. In : *Interculturalité en débat*, col. Hommes et Migrations, p. 20-29.

Notes

1. La fonction de ces récits qui sont majoritairement autobiographiques serait de révéler au monde la souffrance des Noirs, leur vie dans la plantation, leur rapport avec les maîtres et entre eux. Cela est surtout une possibilité d'écrire une histoire alternative de l'espace géographique et de la société dans laquelle vivaient les esclaves. L'exemple populaire des *slave narratives* serait l'adaptation en film du *slave narrative* de Solomon Northup par Steve McQueen, *12 years a slave* sorti en 2013. Le film sur le marronnage ou encore sur l'esclave n'est pas très répandu en France. <http://docsouth.unc.edu/neh/chronautobio.html> [consulté le 12 janvier 2022].

Le film *Case départ* sortie en 2011 met en scène la question du retour en arrière aux temps de l'esclavage de deux frères d'origine antillaise. Un film de comédie qui tente d'explorer la question de l'identité échoue misérablement car la question de la traite, du marronnage et de la souffrance est rendue comique alors que l'esclavage reste toujours un champ en voie de découverte. http://www.lemonde.fr/cinema/article/2011/07/05/case-depart-servitude-de-la-comedie_1544824_3476.html [consulté le 12 janvier 2022].

2. La *Revue des colonies* a été fondée par Cyrille Bisette, homme politique martiniquais qui devient une grande figure de l'abolition de l'esclavage en France, que Houat suit dans ses actions politiques. Bisette publie en 1823 un pamphlet intitulé *De la situation des gens de couleur libres aux Antilles Françaises*, qui le condamne « à être marqué au fer rouge de la marque infamante « GAL » et à servir dans les galères du roi à perpétuité ». Sa Revue cherche plutôt la réconciliation que le conflit comme le dit Eric Dussert dans la préface du roman *Les Marrons*. Comme son maître, Houat cherche plutôt la réconciliation que le conflit à travers le personnage de Câpre.

3. *Caste* est ici utilisée par Houat pour décrire l'appartenance sociale de Frème dans son pays natal.

4. <https://la1ere.francetvinfo.fr/reunion/saint-denis/a-saint-denis-les-passants-decouvrent-le-premier-roman-reunionnais-grace-a-la-fresque-les-marrons-1274392.html> [consulté le 25 juin 2022].